

RELIGION DE L'HUMANITÉ

Ordre et progrès

Vivre pour autrui.

Vivre au grand jour.

LETTRES

A L'EMPEREUR GUILLAUME II

ET AU COLONEL MORITZ VON EGIDY

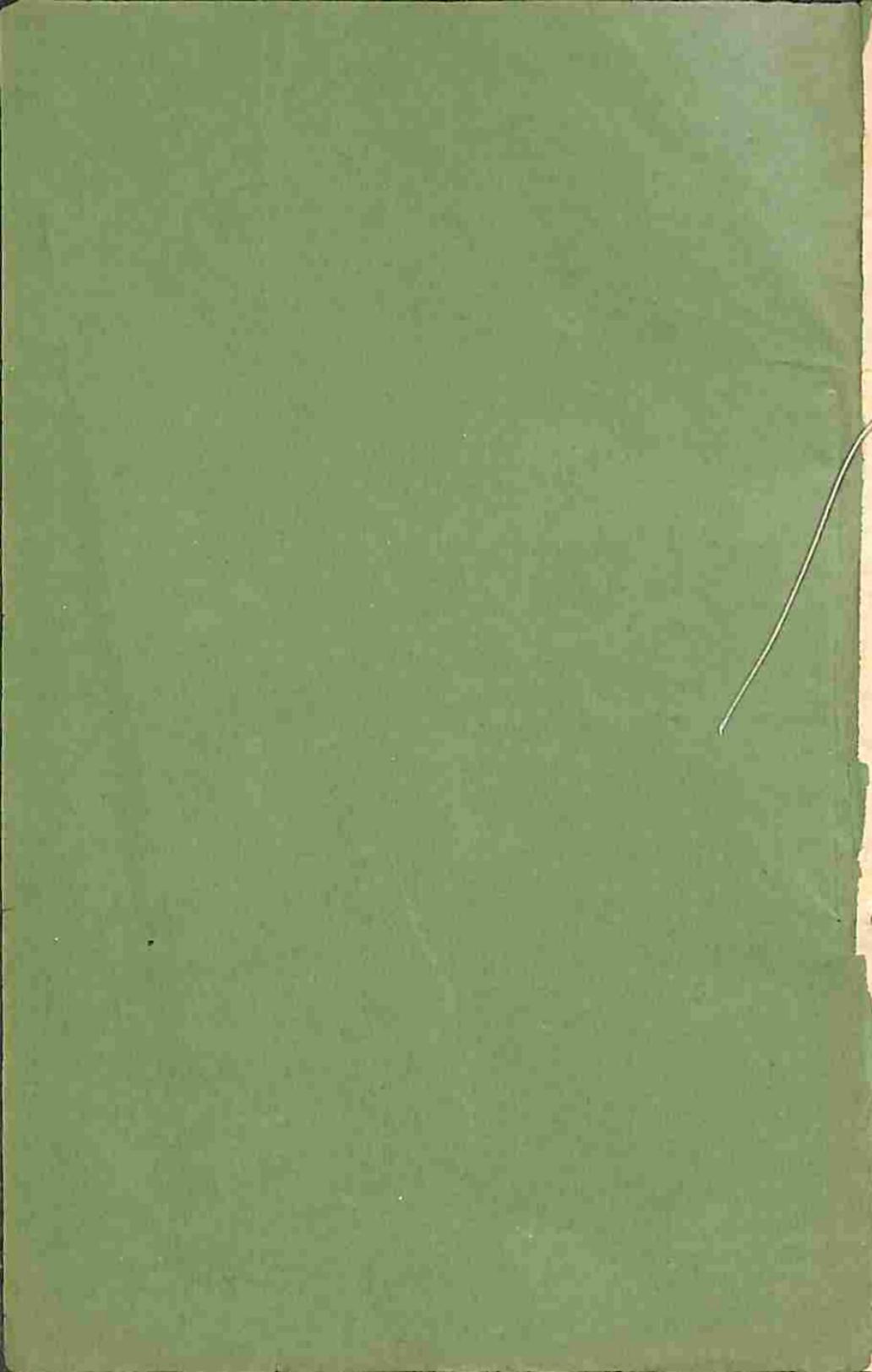
PAR

JUAN ENRIQUE LAGARRIGUE



SANTIAGO DU CHILI

Année CVII de la grande crise
1895



LETTRES

A L'EMPEREUR GUILLAUME II

ET AU COLONEL MORITZ VON EGIDY

SANTIAGO DE CHILE

IMPRENTA I LIBRERIA ERCILLA

BANDERA 24-K

1895

RELIGION DE L'HUMANITÉ

Ordre et progrès

Vivre pour autrui.

Vivre au grand jour.

LETTRES

A L'EMPEREUR GUILLAUME II

ET AU COLONEL MORITZ VON EGIDY

PAR

JUAN ENRIQUE LAGARRIGUE



SANTIAGO DU CHILI

Année CVII de la grande crise
1895



A SA MAJESTÉ

L'EMPEREUR GUILLAUME II

A BERLIN

Sire,

C'est un serviteur de la Religion de l'Humanité qui ose vous écrire. En considérant la prédilection extrême que vous sentez pour votre illustre ancêtre le grand Frédéric, j'ai cru que vous aspirez à le suivre comme homme d'État. Presque tout le monde, en vous jugeant mal, vous supposait épris d'ardeur guerrière, et l'on tenait pour certain qu'à

peine vous monteriez au pouvoir c'en était fait de la paix en Europe. Vous avez déjà noblement démenti cette erreur profonde.

Les intérêts des prolétaires vous préoccupaient vivement, et depuis votre avènement au trône, vous poursuivez l'amélioration de leur sort, en protecteur ouvert de l'élément populaire. Toutefois celui-ci ne pourra atteindre sa digne incorporation dans la société avant que la possibilité de la guerre n'ait complètement disparue. En vérité, l'écrasante et soupçonneuse paix armée qui domine aujourd'hui l'Europe tout entière, et commence à envahir l'Amérique, s'oppose au dénouement effectif de la grande question sociale. Certes, la France devrait entrer la première, par son propre désarmement volontaire, dans une pacification fondamentale, mais cette nation ne peut encore oublier ses immenses revers de 1870, ni surtout la perte de territoire qui s'ensuivit. Je crois pourtant

qu'il y a un moyen sûr de la faire renoncer pour toujours à la guerre, et ce moyen est dans vos mains. Veuillez ~~vous~~, Sire, vous en servir, et l'on verra poindre la concorde de tous les peuples.

Je vous conjure respectueusement, au nom de l'Humanité, de restituer à la France, l'Alsace-Lorraine. Cet acte serait décisif pour cimenter la paix universelle. Comme on ne pourra supposer que vous procédiez par esprit de crainte, puisque vous constituez la plus grande force militaire de l'Europe, il paraîtra évident que ce n'est que pour favoriser les vraies destinées de notre espèce. Quel généreux contre-coup n'aurait en France cette dévolution magnanime! Il n'y a point de doute, ce noble pays, libre à jamais de la haineuse préoccupation de la revanche, et fraternisant sincèrement avec l'Allemagne, désarmerait bientôt pour se consacrer de tout son cœur à la réorganisation socialé et religieuse. Votre nom serait béni par les Français, non

moins que n'est honoré celui du grand Frédéric, le plus insigne représentant de la politique moderne, rangé glorieusement parmi les chefs de mois au calendrier positiviste. Et vous vivriez, Sire, immortel dans l'histoire comme le premier souverain qui—montant toujours plus haut et regardant toujours plus loin, selon la belle expression de Goethe—aurait débarrassé le chemin à la Religion de l'Humanité.

Le grand Frédéric était l'ami de la philosophie du XVIII^e siècle, parce qu'il y voyait les germes d'une heureuse rénovation du monde. Cependant, aux éminents penseurs de ce siècle, il leur manquait le vrai esprit historique. Ils voulaient édifier l'avenir tout en méconnaissant une des plus grandes étapes de l'évolution humaine. En effet, le moyen-âge était pour eux une époque maudite. Cette déplorable erreur où ils tombèrent à cause de l'impétueux mouvement révolutionnaire de leur temps, les offusqua et

les fit dévier du vrai avenir, qu'on ne saurait découvrir qu'en le déduisant d'une juste interprétation de l'ensemble du passé. Voilà précisément le labeur suprême qu'Auguste Comte a réalisé, en fondant la foi altruiste et démontrable qui vénère le moyen-âge, de même que l'antiquité et que les cinq siècles derniers, puisque c'est grâce à leur plein concours successif que maintenant elle a surgi forte, invincible et sûre du bonheur universel.

Il me semble que le grand Frédéric deviendrait aujourd'hui un ferme soutien de la Religion de l'Humanité, et j'espère, Sire, que vous voudrez être, en son lieu, l'ami déclaré de cette sublime doctrine. Si vous ne la connaissez pas encore, vous pourrez vous en imposer dans *l'Appel aux conservateurs* d'Auguste Comte, opuscule particulièrement dédié aux hommes d'État. Mais il serait à désirer que, pour en avoir une idée plus complète, vous lisiez, Sire, le *Système de*

Politique Positive, qui est l'ouvrage capital de notre Maître. Je ne prolonge plus cette lettre de peur d'abuser trop de votre bienveillance.

Salut et Respect

JUAN ENRIQUE LAGARRIGUE
né, à Valparaiso, le 28 Janvier 1852.

—
Santiago du Chili, le 27 Homère 105

(21 février 1893).





A Monsieur le Colonel

MORITZ VON EGIDY

A BERLIN

Monsieur,

Je viens d'apprendre, par une heureuse occasion, vos nobles idées sur la pacification de l'Europe qui, comme vous croyez, doit être nécessairement précédée de l'harmonie définitive entre l'Allemagne et la France. Militaire de profession, vous êtes cependant contre la guerre pour l'amour du genre humain. Et ce qui m'a frappé surtout, en me re-

jouissant profondément, c'est votre déclaration que le peuple allemand se trouve bien disposé à se réconcilier pour toujours avec le peuple français. Cela étant, une paix solide entre tous deux n'est pas éloignée.

Vous croyez aussi, l'Empereur actuel d'Allemagne digne d'être l'agent principal de cette œuvre glorieuse. En jugeant comme vous, je me suis permis, il y a quelque temps, de lui écrire une lettre en faveur de la paix universelle, dont il devrait prendre l'initiative, effectuant la pleine réconciliation de la France avec l'Allemagne, qui est dans ses mains. Alors je lui demandai plus que vous ne croyez suffisant à ce sujet, car si vous vous contentez de l'autonomie de l'Alsace-Lorraine, j'estime nécessaire la dévolution franche de ce territoire. En vérité, cet acte toucherait à fond le cœur du peuple français et, en lui faisant oublier un triste passé, le porterait à travailler fraternellement avec le peuple allemand, au

saint labour de la régénération sociale.

Je ne méconnais pas que la parole d'un étranger ne peut avoir la même signification que celle d'un citoyen, lorsqu'on demande à un pays l'accomplissement d'un grand devoir ou d'un haut trait d'abnégation. Il n'est pas difficile pour un étranger d'être généreux de ce qu'il ne donne point; mais pour un citoyen cela suppose un noble désintéressement, et c'est pourquoi il mérite qu'on l'écoute respectueusement. Cependant je crois qu'il convient d'échanger de nation à nation les sentiments de justice et de moralité universelles qui surgissent dans nos âmes. L'égoïsme parle malheureusement trop, et l'altruisme devrait-il se tenir en silence? La vraie civilisation ferait bien plus de progrès si la plus haute partie de notre bienveillance ne restait presque toute perdue, car on se tait souvent de peur qu'on ne nous impute de la faiblesse et de la sensiblerie. On oublie ainsi qu'il n'y a rien de plus énergique

que cette force incomparable qui, surgissant de la plénitude de l'amour humain, produit les choses les plus sublimes.

Le mouvement social de notre époque a pour vous le caractère propre des causes justes que vainement on combat, et qui triomphent enfin de tous les obstacles. Vous voulez aussi participer à ce mouvement pour concourir au vrai bonheur du prolétariat. Mais vous croyez que la dernière parole sur la question sociale n'a pas été prononcée jusqu'ici, quoiqu'elle devra bientôt éclore du sein du peuple. Je regrette que vous attendiez encore ce qui est déjà trouvé. Cette parole de salut suprême c'est la Religion de l'Humanité, fondée par Auguste Comte. Etudiez-la dans le livre capital de notre Maître, le *Système de Politique Positive*, qui doit guider à jamais toute notre espèce, et vous vous persuaderez qu'il ne faut plus chercher la doctrine définitive, sinon la prêcher partout avec onction et fermeté.

La Religion de l'Humanité n'est pas une doctrine d'amour sans science, ni une doctrine de science sans amour, mais elle combine si profondément ces deux choses, qu'elle devient une doctrine indestructible. Isolée, la science n'a point de vitalité sociale ni morale, et c'est pourquoi on a pu dire, en la regardant dans le camp matérialiste, qu'elle a fait banqueroute. Pour sa part, l'amour seul ne saurait guider le monde. En réalité, l'amour et la science ne peuvent se passer l'un de l'autre, ils s'aident, se fortifient, se complètent et il faut qu'ils s'unissent pour servir l'Humanité. Mais, s'ils se sont mutuellement indispensables, on ne doit pas méconnaître la prééminence de l'amour sur la science, car c'est lui en effet le vrai principe et la vraie fin de notre existence. Parlant ainsi, loin de nous toute pensée quiétiste. D'après le Positivisme, nous devons vivre dans une activité continuelle, réglée par l'intelligence et inspirée par l'amour: ce qui

revient au fond à constituer l'amour, préservé de mysticisme, le centre de tout. Nous transcrivons à cet égard la formule sacrée du Positivisme commentée par le Maître lui-même. La voici: *L'amour pour principe et l'ordre pour base: le progrès pour but.* L'Amour cherche l'ordre et pousse au progrès. L'Ordre consolide l'amour et dirige le progrès. Le Progrès développe l'ordre et ramène à l'amour.» Ce résumé axiomatique de la doctrine normale est d'une si haute lumière qu'il peut sûrement nous éclairer sur nos vrais devoirs, dans toutes les circonstances de la vie.

La Religion de l'Humanité vient nous conduire à un heureux avenir, nous fait fraterniser avec tous les peuples et nous met de plus, elle seule, en communion avec tous les temps. En effet, nous, positivistes, nous contemplons l'histoire sans mépris ni haine pour aucune époque, mais au contraire, avec sympathie et vénération pour toutes, puisque c'est

l'ensemble de leurs efforts qui nous a préparé la voie définitive. Ainsi disposés pour la Priorité, nous travaillons pour la Postérité. L'esprit révolutionnaire est absolument exclu de la foi altruiste, et s'y trouve remplacé par le sentiment de la continuité sociale. Si le catholicisme méconnut le polythéisme et fut condamné à son tour par le protestantisme, rejeté, lui aussi, par la libre pensée, le positivisme, en s'élevant au point de vue de nos destinées propres, concilie ces discordances, qu'il regarde, sous leur vrai jour, comme des étapes nécessaires pour arriver au régime normal de notre espèce. Nous sommes réellement en possession de la doctrine digne de toutes les âmes généreuses, qui voudront contribuer à l'harmonie universelle. L'anarchie sera certainement vaincue par la Religion de l'Humanité. C'est à cette sublime doctrine qu'incombe la tâche auguste de relever socialement le prolétariat qui, bien conseillé par elle, saura renoncer

à la violence, sans être pour cela moins énergique dans ses justes réclamations. Comme ce n'est que la bonté, et non la haine, qui le fera agir alors, son triomphe est assuré. Tout en atteignant la condition qui lui appartient dans la société, il respectera les riches qui sauront remplir leur mission. Le prolétariat suppose le patriciat et réciproquement. Aucun des deux ne peut subsister sans l'autre. Il faut, en conséquence, s'efforcer de les unir par l'amour de l'Humanité et pour son service.

La vraie solution de la grande question sociale est nécessairement religieuse, et c'est bien déplorable que beaucoup d'hommes intelligents et de caractère ne puissent le reconnaître, à cause de leur insuffisance affective. En s'émancipant du théologisme ils ont aussi oublié la culture du cœur. Ils sentent une répugnance extrême pour tout ce qui tient à la Religion, et s'imaginent que s'ils tournaient, ne fût-ce qu'un peu, de ce côté-là,

on les prendrait pour des rétrogrades. Leur cécité ne leur permet pas de comprendre qu'ils marchent ainsi hors du vrai chemin du progrès, et que, quoiqu'ils fassent, ils ne sauront réaliser qu'un labeur sans fruit. Tout au plus leur vigoureuse activité, ne pourra qu'augmenter l'immense anarchie actuelle. Quant à édifier, rien ne se fera par des natures irrégieuses. Elles sont radicalement stériles, surtout maintenant que le besoin de la démolition est passée pour toujours. On confond encore trop les agitations maladives de la société avec son vrai développement, qui ne peut plus consister qu'en la reconstruction religieuse au moyen de la foi altruiste. La seule chose variable dans la Religion, ce sont ses formes plus ou moins transitoires, mais son essence est éternelle, puisqu'elle a pour objet de nous régler individuellement et de nous rallier socialement, en établissant, autour d'un centre commun, la pleine unité de nos sentiments, de nos

pensées et de nos actions. Provisoirement ce centre fut Dieu, définitivement c'est l'Humanité. Quoique le surnaturalisme soit éteint, la Religion est aujourd'hui plus puissante et plus douée de sainteté que jamais. Elle vient successivement abolir la guerre, la misère et la maladie, en fondant, sur la vraie vertu, un régime normal qui fera prospérer tous les peuples liés ensemble pour aimer et servir éternellement l'Humanité.

On ne saurait nier que l'état militaire, défauts à part, n'ait brillé par l'esprit d'abnégation, le courage et l'amour de l'ordre. Ces attributs sont vraiment indispensables pour la mission sociale que vous voulez remplir en changeant de plan de vie. Il ne serait pas rare que quelques-uns de vos compagnons d'armes ne vous suivent dans votre nouvelle carrière, s'ils se persuadent, comme vous, qu'il faut être maintenant des soldats de la paix et non de la guerre, des champions invincibles de la concorde universelle. La civili-

sation militaire a fait son époque. On doit cependant la vénérer dans l'histoire comme une première école nécessaire de discipline et d'héroïsme, enseignant l'homme à se sacrifier pour ses semblables. Alors l'amour de la patrie supposait la haine des patries ennemies. Cette pénible situation cesse aujourd'hui avec l'amour universel qui présidera autant à nos sentiments domestiques qu'à nos sentiments civiques. Chaque famille et chaque patrie verra donc dans les autres familles et dans les autres patries, non pas des adversaires, mais des coopérateurs à l'œuvre commune qui embrasse le bien-être de tout le genre humain. Pour faire triompher, au milieu de la grande anarchie actuelle, cette haute manière de voir, il faut être animé d'une énergie que rien ne rebute. Ce labeur n'est pas, certes, pour des hommes sans courage et sans persévérance, et il exige encore qu'on sache attendre l'avenir. En effet, la victoire altruiste n'est pas

l'ouvrage d'un moment. Nous mourrons peut-être sans la contempler qu'en espérance. Mais si le succès n'est pas à nous, il est à ceux qui suivront nos traces. N'oublions pas que nous sommes des frères dans le temps comme dans l'espace, et que la coopération successive à travers les âges est bien plus grande que la coopération contemporaine. Ne penser qu'au présent c'est de l'égoïsme qui empêche toute haute entreprise humaine. Nous devons veiller au destin des générations nouvelles, de même que de dignes pères qui vivent pour leurs enfants et qui, en mourant, contemplent avec une sainte allégresse le bonheur dont ils jouiront, après eux, sur la Terre.

Permettez-moi, Monsieur, avant de finir cette lettre, de vous recommander un livre sur notre Maître qui le montre dans toute sa gloire, parce qu'il est le produit d'un grand mouvement d'amour et de vénération pour lui. Son titre est celui-ci: *«Notice sur l'œuvre et sur la vie*

d'Auguste Comte par le Docteur Robinet.» Un écrivain allemand très connu, M. Büchner, en parlant de ce livre le qualifie justement d'inspiré. Mais tout en admirant la doctrine qui y est résumée, il la considère trop parfaite pour être pratiquée par des hommes. C'est bien regrettable qu'en jugeant ainsi il oublie que notre vie, dépourvue d'idéal, dépérit fatalement, et il reste dans le vide, comme tant d'autres qui ont abandonné la foi théologique et ne savent monter à la foi positive. Supposons l'illustre Goethe parmi nous, que penserait-il de la Religion de l'Humanité, lui, qui était si anxieux de trouver une synthèse et qui passait son existence, la cherchant toujours jusqu'aux derniers moments de sa longue vieillesse, mais sans pouvoir satisfaire ce grand besoin de son âme? Je suis persuadé qu'il y reconnaîtrait, saisi de joie, la pleine lumière qu'il demandait si ardemment, même en expirant. Des diverses productions de Goethe, celle

qui condense, pour ainsi dire, tout son cœur et tout son esprit, c'est *Wilhelm Meister*, qui est aussi le roman le plus transcendant d'Allemagne. Cet ouvrage, élaboré aujourd'hui sous l'inspiration de la foi altruiste, aurait l'unité qu'il ne put avoir alors, faute d'une synthèse sur nos vraies destinées. Les *Années d'apprentissage* qui en forment la Première Partie seraient bien mieux acheminées, et la Seconde Partie tracerait le tableau saintement idéal de notre existence positiviste. On verrait ainsi le splendide épanouissement des nobles germes religieux qui s'y trouvent comme précieux témoignage de l'intime aspiration de votre plus grand poète. Je m'imagine Schiller, nature éprise du bonheur social, renouant avec Goethe, au sein de la foi suprême, les liens de leur amitié si mémorable, pour concourir ensemble au triomphe de l'art altruiste. Je vois Kant, Fichte, Hegel fortifier de leurs grands travaux la Synthèse normale. L'incompa-

rable Leibnitz, le plus éminent des philosophes allemands, les conduit dans cette mission glorieuse comme leur digne chef. Je contemple aussi l'homme d'État par excellence de l'âge moderne, le grand Frédéric, se consacrant pleinement à établir le gouvernement socio-cratique. Enfin, tout ce qu'il y a de plus remarquable dans le passé de l'Allemagne, quant à la poésie, à la philosophie et à la politique, je ne le conçois aujourd'hui qu'au service de la Religion de l'Humanité. Puissiez-vous, Monsieur, comme un homme d'action que vous êtes, et qui cherchez la félicité des prolétaires, vouloir influencer sur votre énergique patrie, afin qu'elle s'élève à la doctrine finale.

Salut et Fraternité.

JUAN ENRIQUE LAGARRIGUE.

(Av. Negrete, 7).

né, à Valparaiso, le 28 Janvier 1852.

Santiago du Chili, le 6 Frédéric 107.

[10 Novembre 1895]

